

泳
ぐ
娘
の
タ
ト
ウ
ー
の
模
様
波
の
模
様

*Une vehine nage
Motifs de ses tatouages
Motifs des vagues*

En ce 20 février, jour de la nouvelle lune, l'attraction de l'astre de la nuit est maximale. L'écart entre la marée haute et la marée basse est exceptionnellement important. Jonas descend le long du lit de la rivière asséchée, contourne un badamier centenaire et découvre, sous un rideau de feuilles frissonnantes dans l'alizé, la plage de galets noirs de Hekeani. De part et d'autre de l'embouchure du petit fleuve, la plage dessine deux demi-cercles parfaits, qui rappellent à Jonas le « schéma de l'utérus de la femme », tel qu'il figurait dans son manuel d'éducation sexuelle au collège. C'est donc à droite qu'il faut aller. Jonas marche vers les rochers, vers l'ouest de la plage. Jonas est là, pur et seul, comme le premier homme, ou peut-être le dernier homme de l'Humanité, qui arpenterait une planète encore vierge, ou un monde déjà abandonné. Arrivé au niveau des ovules, là où les galets laissent

la place à une petite plage de sable fin, il se départit de son T-shirt plein de sueur, de son pantalon de toile et de ses chaussures de chasseur. Conservant juste son caleçon, il s'assied sur une roche volcanique assez grande pour tout son corps, tiède comme le ventre d'une femme. Il contemple les vagues, bateaux éphémères qui arrivent tout droit de l'infini.

L'orientation du soleil, ce matin, fait naître un arc-en-ciel sur la crête de chaque vague, puis la tendresse du flux se transforme en force, et la vague meurt en bouillonnant. Comme un baiser furtif posé sur des lèvres noires, l'écume immaculée s'étale sur le sable d'ébène, puis disparaît totalement. Jonas s'allonge, il ferme les yeux. La vitesse exceptionnelle avec laquelle la marée se retire fait chanter le ressac de mille chuchotements. Dans le bruit de chaque vague, une infinité de vagues de bruits s'enchaînent en canon. Ce son, bavard et solennel à la fois, si on y prête attention, ressemble à une déclamation, à l'énonciation de tous les arbres généalogiques du village de Hekeani, dirait-on... comme si chaque vague était le requiem de la vague qui la précède. Jonas se dit qu'il peut bien mourir n'importe où, mais qu'il aimerait mourir dans le bruit des vagues, que ce serait sans doute plus facile de partir en écoutant la respiration de la mer. Et il se dit aussi : Tiens, je veux bien mourir maintenant, ici. Et, alors qu'il avait prévu de faire semblant de dormir, il s'endort vraiment, très profondément...

♪ *Ua hee io te vaa o te tuehine i maïmaï e too ia Tanaoa. Haatata Tanaoa i te kaokao me te haanaunau. Toia haanaunau tia, me te naò o te vaa o te tuehine. Popoì Tanaoa ma te ìma o te tuehine. Poha te èo o te tuehine : « Umoì òe e too ia ù, a tuu òe ia ù, u hikuīa au nei. » Na te tohe o te tuehine i tuu ai Tanaoa i te ìma me te hee anatu e... ♪*

La voix d'une femme. C'est la voix d'une femme qui résonne avec la limpidité et l'inflexion gracile d'une flûte traversière. Elle a cet accent chantant de la langue *èo ènata* des siècles passés.

Jonas ouvre les yeux. Là où les vagues naissent, à quelques mètres de lui, face à lui, c'est le même visage,

ce visage si délicat qu'il a vu du bateau la semaine passée, la même femme, qui flotte sur les rouleaux. On ne voit de son corps nu que la partie au-dessus de la taille. Elle se tient droite, immobile, sans le moindre effort apparent. Sa taille est incroyablement fine, et pourtant on devine que les muscles de son ventre sont puissants, car ils ondulent pour accompagner le flux et le reflux de l'océan. Sa poitrine est opulente, mais à sa forme parfaite et à son immobilité presque totale, on devine que cette partie du corps aussi doit être très ferme, presque dure. Cette poitrine est blanche comme deux colombes. Du côté du cœur, tout autour du téton, un tatouage couvre le sein, tel une rosace dont les motifs géométriques se mélangent aux dessins de l'écume qui l'éclabousse parfois, faisant bouger un mamelon, ou l'autre, quand la vague est plus menaçante. Ses bras sont très minces, avec des muscles ciselés. Ils sont à moitié tendus vers Jonas. Ses épaules larges sont joliment arrondies. Au-dessus des épaules, le cou et le visage restent parfaitement immobiles, quelle que soit la force des vagues qui se succèdent, par une sorte de miracle. Et son visage ! Un visage parfaitement équilibré, rempli d'une bonté antique et enfantine à la fois, qui rappelle le sourire indestructible des statues de chérubin de marbre. Jonas n'avait pas remarqué la première fois qu'elle avait des cheveux : ils sont courts, blond platine, presque de la même couleur que sa peau. La créature regarde le jeune pêcheur avec intensité. Jonas ose à peine croiser son regard, mais il n'y a pas l'ombre d'un doute : cette femme le désire.

Elle chante à nouveau le même refrain sibyllin :

[ci-bas, la traduction « dans le style » du texte en vieux marquisien qui figure plus haut]

♪ *Ô Messire Tanaoa, acostez-vous de devers moy !
Ô Messire Tanaoa, apressez-vous de grâce, lors que je choïs
desja de par le fond des mers. Moy, vostre espose éplorée, je
vous enquerre ! Esgardez-moy Messire, je n'aye plus de
gambette, par issi que l'aleron de peisson ! Ô Messire, que
doit que de me fuir, Messire ?* ♪

Jonas, béat, reste immobile sur son rocher, sans dire mot, de peur que la créature ne prenne la fuite. Or, sa chanson terminée, comme si sa voix passait tout d'un coup du timbre de la flûte à celui de la clochette, la femme-dauphin lui adresse rieusement ces quelques mots :

— Messire, n'ayez point peur, Messire... suis venue rendre grâce à votre bonté. De votre pirogue m'avez jeté quelques cœurs de poissons, ce beau matin sans vagues ni requins. Vous souvient-il, Messire, de notre rencontre, ce matin bienheureux de la lune passée ?

Le cœur de Jonas bat, retentit dans tout son torse comme un tambour *pahu* au plus fort d'un rituel d'initiation.

— Messire, puis-je demander votre nom ?

— Jo... Jonas.

Enfin Jonas a réussi à bouger les lèvres. Voilà, il parle, il converse même avec « sa sirène ».

— Messire Jonas au noble cœur, vous, au moins, n'avez point peur des femmes-dauphins. Que les *tiki* soient loués, vous ne me fuyez point comme autrefois s'enfuit lâchement Messire Tanaoa...

La jeune créature, tout en flottant sur l'eau, esquisse un sourire espiègle, que Jonas ose à peine regarder et qu'il n'ose pas lui rendre. Le jeune homme reste cloué, assis sur son rocher, bouche ouverte, comme hypnotisé par la rosace mouvante de cette poitrine si blanche qu'il ne peut s'empêcher de suivre des yeux. Il voudrait prendre ce sein dans sa bouche, en sentir les effluves salés, s'enivrer du mouvement helicoïdal de ce mamelon, jusqu'à ce que résonne au bout de sa langue le pouls affolé de cette créature si longtemps rêvée. Il reprend son calme. Il essaie de se remémorer cette « Légende de Tanaoa » qu'il a autrefois étudiée au collège, durant les cours de « culture marquisienne ». Ah, si seulement il avait été plus assidu à l'école, il aurait peut-être mieux compris la langue marquisienne archaïque que cette créature sublime manie avec tant de raffinement !

La légende de Tanaoa, donc, selon les manuels scolaires actuellement en usage aux Marquises, relate des faits historiques tragiques, sans doute plus ou moins romancés par les conteurs successifs depuis des temps immémoriaux. On

rapporte que la tribu Oa, qui vivait il y a environ deux millénaires au bord de la plage de Hekeani, fut victime pendant plusieurs siècles de brimades et de discriminations de la part de la tribu Atikea, du haut de la vallée. En particulier lorsque la rivière était asséchée, chose courante dans cette partie de l'île du fait de la rareté des pluies, les Oa n'avaient d'autre choix que de quémander un peu d'eau douce aux Atikea, qui contrôlaient plusieurs sources secrètes dans la montagne. Mais un jour, le chef des Atikea, lassé de partager son eau et surtout désireux d'étendre son territoire à la plage, décida que, dorénavant, pour chaque calebasse d'eau douce donnée, il exigerait des Oa qu'ils lui remissent un nouveau-né. Les Oa, en minorité numérique, durent se plier pendant un temps à cette exigence inhumaine, qui causa une chute rapide de leur population. Aussi, dit-on, les femmes Oa se rebellèrent, refusant de donner leurs bébés. Enfin, le chef des Oa, le jeune et sage Tanaoa, rassembla toute sa tribu. Et il fut décidé que l'on construirait dans le plus grand secret plusieurs pirogues de navigation afin de partir à la recherche d'une terre inhabitée, quelque part au sud-est de Hiva Oa. Or, on pense que cette tribu est à l'origine du premier peuplement de l'île de Pâques, à trois mille cinq cents kilomètres de là, il y a environ mille sept cents ans. Cependant, le jour du grand départ, la tribu Oa essuya une tempête terrible. On dit que Tanaoa, pour alléger les pirogues, décida de jeter à la mer une partie de sa tribu, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Pour montrer l'exemple, il se serait effectivement séparé de son épouse en pleurs. Mais nulle part dans le manuel de « culture marquisienne » Jonas ne se souvient d'avoir lu que la pauvre femme se fût transformée en une créature sans jambes, avec, à la place, un aileron de poisson, comme dans cette chanson qu'il vient d'entendre. Le conte se terminait sobrement par : *E mate paotu ite tai*, « ils sont tous morts au fond de la mer ».

— Messire Jonas, pour ma part, je me prénomme Teanio-toheetia.

Et la créature d'éclater de rire, sans raison, un peu comme les nouveau-nés rient d'un rien, d'une voix cristalline. Jonas, pourtant affublé lui-même d'un prénom bizarre, n'en croit

pas ses oreilles. Traduit littéralement, ce prénom signifie quelque chose comme : « Jeune fille extraordinaire qui cherche toujours à se rendre au-dessus du ciel ». Franchement, Jonas n'a jamais ouï prénom aussi abracadabrant.

— C'est que, jeune Messire, mon père choisit jadis ce prénom pour la raison suivante : dès ma prime enfance, il semble que je voulais parcourir le monde, quitter le monde de la mer... j'étais, et je suis toujours peut-être, une enfant fantasque et déraisonnable !

Sur ce, la jeune sirène rit tellement fort qu'elle fait de petits sauts sur la crête des vagues, s'élevant de tout son corps, dont on devine, un instant, la partie inférieure. Quelque chose est en train de naître dans le cœur de Jonas. Il prend son courage à deux mains, comme on dit, et demande, de la voix la plus douce qu'il n'ait jamais prise :

— Te... Te-ani-oto-hee-tia, serais-tu de la tribu Oa, celle qui s'est enfuie il y a très longtemps de cette plage ?

Pour la première fois, sur le visage si affable de la jeune fille-dauphin passe l'ombre d'une humeur grave.

— Notre peuple, ô tristesse, est un peuple rejeté de tous ! Oui, Messire, il y a dix-sept centaines, quinze dizaines et trois soleils exactement, nous fumes chassés de cette vallée, puis chassés de nos propres pirogues par le traître Messire Tanaoa. Et depuis ce jour, depuis ce fatal matin, hagards, terrifiés, nous vivons reclus dans une grotte inconnue de vous, ô vous, les hommes libres, les beaux *ènata* aux jambes élancées...

Les pupilles de Teaniotheetia pouvaient changer de couleur. Il était fascinant de voir comment ses deux yeux, vert tendre au début, passaient, de façon parfois asymétrique, du bleu vert au turquoise puis à l'outremer avec une célérité étonnante, qui semblait suivre au plus près les « intermittences du cœur ». Jonas, perdant soudain tout contrôle de ses propres émotions, ce qui ne lui arrivait pourtant presque jamais, s'écrie :

— Belle, tu es si belle... Fuyons, fuyons ensemble, sirène !

Teaniotheetia ouvre sa bouche vermeille, comme paralysée par ces mots. Après un long silence, elle penche

insensiblement son buste vers les vagues et fait émerger la partie basse de son corps. En dessous des genoux, les deux jambes sont reliées par une peau pâle et épaisse. On ne distingue même plus l'arête des tibias. Plus on regarde en bas, plus la peau ressemble à la muqueuse lisse et potelée des queues de mammifères marins, avec un teint plus laiteux encore. Les deux talons sont collés, comme dans la position numéro un en danse classique occidentale, mais le relief de la plupart des orteils semble avoir disparu peu à peu, au cours d'un processus d'évolution inouï, pour laisser place à une large nageoire, en tous points semblable à celle d'un dauphin.

Teaniotoheetia, avec des sanglots dans la voix, répond, presque honteusement :

— Cette queue... regardez cette queue, que pourrais-je en faire en votre compagnie dans votre monde, Messire Jonas !

Jonas se repent d'avoir exhorté à la fuite la jeune sirène de la sorte, sans considération pour son corps, sans rien connaître des conditions de vie qui sont les siennes. De son côté, Teaniotoheetia semble désolée de le voir contrit. Leurs regards se croisent.

— Viens !

Jonas hésite.

— Je peux ?

— Viens, je t'en prie, nageons ensemble, beau Seigneur !

Jonas foule l'écume blanche qui danse sur le sable noir. Après une seconde d'appréhension, il lève la tête et sourit irrésistiblement en direction de Teaniotoheetia. Elle semble ravie aussi. Il prend une longue inspiration. Puis il plonge au milieu des moutons de l'océan. Deux bras fins mais puissants, deux mains fraîches mais aimantes, se saisissent de sa taille. Il est entraîné parmi les vagues à une vitesse prodigieuse. Il glisse. Il vole. Quelle sensation indicible d'apesanteur ! Il est à moitié dauphin, comme elle, plaqué torse contre torse, bassin contre bassin contre ce corps sans poids, ce corps si mince et si dynamique à la fois. Teaniotoheetia est beaucoup moins grande que lui, mais elle réussit par moments à poser des baisers en bas de son cou. Parfois même, au gré des vagues, ses tendres lèvres arrivent

jusqu'au lobe d'une oreille de Jonas, qui se délecte du timbre diaphane de cette voix, de cette langue mystérieusement désuète : « Messire Jonas », « Mon beau seigneur Jonas », « Ô mon bel homme aux jambes élancées ! ».

La fusion de leurs corps dure le temps d'une traversée vers l'ouest, ils zigzaguent ensemble jusqu'au pied d'une falaise, à l'extrémité de la baie de Hekeani. Le temps s'arrête. Leurs deux corps s'arrêtent en même temps, dans un dernier spasme. La jeune sirène place son doux visage face à celui du jeune homme. Elle sourit, elle est heureuse. Lui est essoufflé. Leurs corps collés flottent comme une seule colonne de vie, droite au milieu de l'océan. Teaniotheetia embrasse longuement Jonas. Jonas est épuisé. Il reprend son souffle. Il a le vertige, comme s'il se trouvait au-dessus d'une fosse incommensurable. Et il dit :

— Teaniotheetia, je t'aime.

— Je t'aime moi aussi, Jonas.

De chacun des yeux outremer de la sirène tombe une larme lourde et brillante comme du mercure. Elle pose une main sur son nombril et ajoute :

— Laisse-moi, mon Jonas, te demander une faveur. Si par bonheur un enfant naissait de ce ventre que tu as aimé, permets-moi de te le confier. Je t'en implore, mon beau Seigneur. Dans douze lunes exactement, le matin du jour de la nouvelle lune, si notre enfant est né de mon corps, je le déposerai sur cette plage, là où nous nous sommes rencontrés. Qu'il ait des jambes belles comme les tiennes ou une queue comme moi, aime-le, je t'en supplie, mon bel *ènata*. Ce garçon ou cette fille a le droit de vivre libre, loin du courroux des méchants tritons qui règnent sur notre grotte exigüe... Je t'en supplie, mon beau, mon courageux, mon doux Jonas adoré !

Après une caresse sur la joue de Jonas et un sourire amer, mais un sourire plein de tendresse tout de même, qui fait trembler ses lèvres quelques secondes, la jeune sirène Teaniotheetia plonge son visage rond dans l'onde, relève sa queue au-dessus du sillage, frappe trois fois la surface de l'océan pour disparaître, comme un éclair, dans les profondeurs.

Jonas reste immobile dans l'eau immémoriale de la baie de Hekeani, vide de son passé, plein de ce qu'on appelle l'amour,

cette conscience de l'infini réveillée en lui par celle qu'il ne reverra jamais. Il le sait. Cet instant régnera sur toute sa vie.

En approchant de la clôture qui garde l'entrée de la vallée de Hekeani, Jonas aperçoit Tetuaheeani, debout, de l'autre côté, avec son visage de vieux moine bouddhiste plus astringent que jamais. Le grand homme tatoué, tout en caressant du bout de l'index une pointe du fil barbelé, lui demande sombrement :

— Elle est venue ?

Jonas n'est pas en état de répondre.

— Alors... elle est venue, c'est ça ?

Tetuaheeani, qui a tout compris, fait un pas vers Jonas. Jonas, même avec son propre père, n'a jamais fait cela : il se précipite dans les bras du vieil ermite pour pleurer sur son épaule.

— Jonas, écoute-moi, tu sais, il n'y a rien à faire, c'est comme ça. Même si on réussissait à en ramener une avec nous, imagine comme elle serait malheureuse dans notre monde, avec cette queue... Les hommes n'acceptent pas la différence, même entre eux, alors...

— Tetua... pourquoi, pourquoi tu connais tout ça ?

— Parce que... moi aussi. Moi aussi j'ai vécu ça. Deux ans après ma sortie de l'université, il y a treize ans. Par hasard je faisais une sieste sur la plage de droite. Et puis j'ai entendu cette chanson, et puis...

— Vous avez fait... l'amour ?

— Hmm. Comme tu dis. Ah, ça, ça ne s'oublie pas, hein. Hein, mon cousin, ça ne s'oublie pas !

Le visage noir de Tetuaheeani semble s'alléger tout d'un coup.

— Et, et un bébé est né, après ?

— Après... non. Je suis bien allé là-bas, exactement douze lunes plus tard, comme elle m'avait dit. Mais tout ce que j'ai trouvé, c'est un superbe coquillage. Elle y avait gravé un *patutiki* plein de damiers, tu sais, le motif de l'amour... Elle était si belle, belle et douce, elle s'appelait Toheetiaatua !